

Homélie de Dom Marc pour les funérailles du P. Robert Bühler (6 octobre 2010)
2 Co 4,6-5,1 / Mt 11,25-28

**Ce trésor, nous, les Apôtres, nous le portons en nous
comme dans des poteries sans valeur ;
ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire ne vient pas de nous,
mais de Dieu.**

Il me semble que cette longue lecture de la seconde lettre aux Corinthiens exprime de manière frappante l'existence paradoxale de St Paul tout autant que de celle de notre P. Robert... L'Apôtre des nations à la vie trépidante, traversant les mers et affrontant toutes sortes d'adversités, et notre cher et frêle P. Robert aux tâches modestes, aux gestes lents, précis, circonscrits dans l'horizon rétréci du cloître.

Paul a vécu la difficile et éprouvante sensation du décalage entre le contenant humain et le contenu divin de nos vies ; entre le mouvement vers sa ruine de l'homme extérieur, et l'ascension ardente de l'homme intérieur ; entre ce qui se voit et ce qui est invisible ; entre la gloire à venir et l'épreuve présente... Or, la coexistence de nos deux sensibilités, l'intérieure et l'extérieure, constitue en fait tout le drame chrétien. Elles sont en effet inextricablement mêlées entre elles, ces deux sensibilités, jusqu'à notre dernier souffle. Si bien que la conviction d'être sauvé et l'impression de se voir sombrer non seulement peuvent se côtoyer mais vont jusqu'à s'entremêler pour constituer notre chemin lui-même. Dans sa misère, l'homme se sent marcher, tel un funambule, sur le fil de sa propre limite. Ce n'est que dans la foi seulement qu'il peut affirmer que le vide qui l'entoure n'est en fait rien d'autre que la Miséricorde de Dieu. *Subissant l'épreuve, mais non écrasé ; désorienté, mais non désemparé ; pourchassé, mais non abandonné ; terrassé, mais non anéanti.* Qu'importe l'intensité objective de notre épreuve : à chacun sa limite, à chacun son chemin !...Ce qui importe c'est l'exercice de notre foi ; l'acuité de notre regard qui perce le visible pour ne pas s'y attacher, mais rencontrer la Présence imminente de Celui qu'on ne voit pas.

P. Robert avait cela d'étonnant que, malgré toute sa foi et sa piété, sa tendance native était de vouloir s'attacher à ce qui se voit et ne dure pas... Dans sa marche vers la Miséricorde divine, combien souffrait-il de voir changer ce qui exprimait à ses yeux quelque chose du Dieu qui demeure ? Mais qui l'exprimait seulement et ne l'était pas ! Et, justement, son regard sur les choses qui passent fut tant mis à l'épreuve par la vie, fut tant éprouvé, qu'en réalité il allait se purifiant, sans que lui-même ne s'en rende compte. Dans cette épreuve, aussi subjective fut-elle, comme en un creuset secret, a couvé ce feu qui éclata avec une force extraordinaire dans son regard de vieillard. Ce regard d'autant plus lumineux que son corps partait en ruine, ce trésor en son écrin d'argile. Le mouvement de l'homme extérieur partant en ruine permit à l'homme intérieur du P. Robert de se ramasser tout entier dans son regard. Cette intensité si rare qu'avaient ses yeux venait de la profonde conscience de ses faiblesses, son humilité. P. Robert n'avait plus rien à voiler, sa misère s'inscrivait dans ses membres, dans ses gestes. Tout son être semblait se livrer à vous en un seul coup d'œil.

Comme l'abbé Chevance, décrit par Georges Bernanos dans son roman *La Joie*, P. Robert semblait finalement être devant les hommes comme devant son Dieu. C'est pourquoi les gens qui rencontraient ce vieux moine étaient toujours frappés de respect. P. Robert leur donnait d'éprouver quelque chose de ce doux sentiment qu'est la crainte religieuse. Qu'ils soient évêques ou athées, que ce soit fugitivement ou bien plus intimement, en particulier à l'hôpital, chacun ressentait l'attention qu'il fallait donner en réponse à l'intensité de ce

regard dénué de toute prétention. Chacun ressentait quelque chose de ce qu'il découvrirait en rencontrant l'immensité fragile de l'amour de Dieu.

Tout cela était bien évidemment caché à notre cher P. Robert qui doit se demander de qui je parle en ce moment ! Cette manifestation n'était pas pour lui-même, mais pour nous, comme le dit Paul : *La mort fait son œuvre en nous et la vie en vous*. La manifestation de la vie de Jésus est pour autrui, non pour soi. P. Robert avait ce regard lumineux justement parce qu'il était souvent dépourvu de cette lumière que ses yeux recherchaient. Lui ne faisait bien souvent l'expérience que de son argile, poterie sans valeur ; le trésor de ses yeux, c'était pour nous qu'il le portait.

Voilà le drame chrétien qu'il est réconfortant de bien comprendre. L'Invisible a besoin du visible pour se manifester. Mais le visible dans lequel Il se manifeste avec le plus d'éclat, c'est cette pauvreté que nous nous évertuons souvent à cacher au nom même de la mission que nous croyons devoir remplir.

Ce trésor, nous, les Apôtres, nous le portons en nous comme dans des poteries sans valeur ; ainsi, on voit bien que cette puissance extraordinaire ne vient pas de nous, mais de Dieu.

Si nous prenons le temps maintenant, autour de P. Robert, de méditer et de prier, c'est pour peser ce qui nous fut donné en sa présence. Non pour tenter de mettre le point final à son existence, mais au contraire pour se faufiler dans la brèche ouverte devant lui. Père Robert rencontre maintenant son Seigneur, doux et humble, au cœur de Miséricorde. Il s'offre maintenant au Père en se livrant à la Miséricorde du Fils. Il accomplit, dans cet instant sans fin, l'acte dernier de son baptême vécu dans la profession monastique et le sacerdoce ministériel. Nous lui sommes unis dans cette Eucharistie, nous le serons maintenant dans chacune d'elle. Dès lors, comprenons bien que ce *poids de gloire* entrevue en sa présence, en sa présence courbée en une doxologie incessante, ce *poids de gloire* nous fut donné pour aviver notre prière confiante au Seigneur de Miséricorde.

Puisse-t-Il agréer aujourd'hui l'offrande de sa vie !